SÉVERINA LARTIGUE

Cent et un pétales pour une rose

De Natura Rerum
klincksieck

Séverina Lartigue

Cent et un pétales pour une rose

Postface de Lucien d'Azay

Klincksieck

DE NATVRA RERVM

collection dirigée
par
Xavier Carteret et Patrick Reumaux

© Klincksieck 2023
isbn 978-2-252-04731-6

Chapitre 1
Mon royaume

Je vis au cœur d'une petite ville de province, sur une île sertie par deux bras d'une rivière dont certains affirment qu'il s'agit d'un fleuve. Il est vrai qu'au fil de l'eau, on arrive en peu de temps à la mer. Des pêcheurs du coin vous diront avoir vu, au printemps, des saumons remonter courageusement le courant en quête d'une source pour frayer. Enclavée, ma maison de briques est à fleur d'eau au nord. De face le soleil la baigne de lumière tout au long de l'année. Elle va fêter ses deux cents ans, elle a connu bien des histoires. C'est une maison de femmes. Des religieuses y ont vécu, ainsi qu'une couturière ; elle a servi à entreposer des archives de la ville avant mon arrivée. J'ai déménagé plusieurs fois avant de trouver ce coin idéal, à mon échelle. J'ai su tout de suite que je vivrais là, je me suis décidée en trente minutes, convaincue par quelques détails : un pied de pivoine, une fenêtre cintrée, le chant des oiseaux, les motifs des carreaux de ciment de l'entrée. Les briques me rappellent les maisons du nord de la France, de bons souvenirs d'enfance. Ma maison s'appelle

« Les Trois chatons ». Le quartier est depuis toujours celui des chats, on les aperçoit sur un toit, sur un muret ou vautrés sur un matelas de bruyère, dans le jardin, avec cet air nonchalant et cette confiance en la vie qui semblent vous dire : « La Terre ne va pas s'arrêter de tourner si tu ne coches pas les cent points de ta liste du jour. » Mais qu'en savent-ils ? A-t-on déjà vu un chat faire une fleur de soie ?

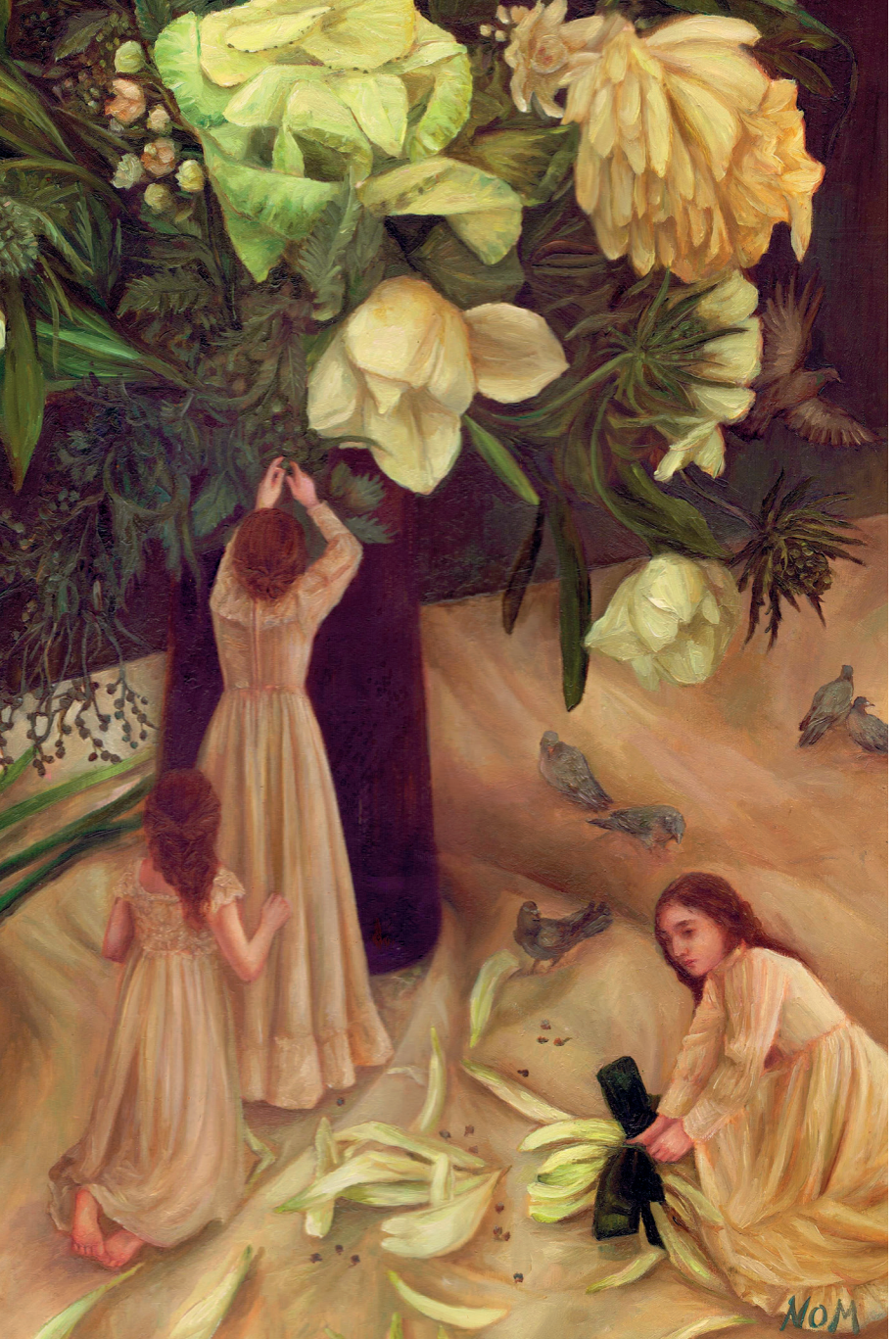
Mon jardin n'est pas grand, j'en ai vite fait le tour. À la façon de ces jardins de lettrés chinois, j'ai cartographié ces lieux, *L'allée des chèvrefeuilles, Le vieux poirier, La cour des amis, Le coin des topiaires, Le jardin d'ombre, Le nid des chats, La claire fontaine, La cour ronde, La cabane en cascade, Le rosier fleurs de pommier d'Émy, La prairie, Le potager de la fourmilière, Le rosier griffes de velours de Rosotto*, les petits univers se succèdent, vous invitent au voyage et au rêve. À côté de la porte d'entrée de la maison, un rosier vous accueille, le *rosier fayot*, comme le nomme ma chère amie Cordula. À mon arrivée, il atteignait déjà les fenêtres des chambres à l'étage. Je n'aime ni les couleurs de ses roses ni leurs formes mais il se donne tellement de mal pour plaire, le premier et le dernier à fleurir, de fleurs généreuses et parfumées, jamais malade, robuste et fidèle, qu'à force de le connaître, je commence à l'aimer et parfois à le trouver beau. Il domine *La cour des amis,* pavée de briques, une grande table, une guirlande lumineuse façon guinguette et des plantes aux senteurs de vacances, des santolines de l'île d'Yeu, du romarin de Grèce qui répond au si joli nom vernaculaire de *rosée de mer* ou *herbe-aux-couronnes*, une lavande pour parfumer mes mains et çà et là des roses

trémières qui poussent à leur guise, autant de graines que je ramène de mes voyages.

Les fleurs du vieux poirier déclinent déjà, elles n'ont pas gelé, promesse de fruits et d'odeurs de goûter dans la maison en automne. Un feuillage vert tendre a pris le relais, mais ce brave arbre n'est plus que la moitié de lui-même, deux de ses branches n'ont pas passé l'hiver. Elles seront bientôt recouvertes d'une clématite que j'ai plantée à son pied, elle semble s'y plaire, elles sont aussi capricieuses que les pivoines ou les roses de Noël pour le choix de leur habitat, elle me survivra si personne ne la dérange, elle a commencé son ascension, les deux bras de ses pousses comme ceux des plongeurs, tendus vers la lumière.

Le matin, avant d'emprunter *L'allée des chèvrefeuilles* pour aller travailler, je bois à petites gorgées un thé noir brûlant, un livre à la main, je lis lentement pour m'imprégner de ce que l'auteur a voulu dire. Mes lectures se font au hasard de ce que je pioche dans la maison et sont toujours un souffle d'inspiration. J'aime également dessiner ou écrire une petite histoire, le temps de griffonner quelques lignes. Le travail manuel est comme la parole des sentiments, il est important de canaliser ses émotions avant de toucher la matière, elle est si sensible.

L'allée des chèvrefeuilles mène en quelques pas à l'atelier, elle tient son nom de pieds de chèvrefeuilles des bois, *Lonicera periclymenum* qui courent sur une haie bocagère en bordure du sentier. Il va bientôt être en fleurs et embaumera le quartier. De l'autre côté, *Le coin des topiaires*, buis, houx, laurier,


NOM

des graines installées au grès du vent que j'ai transformées d'année en année en sphères de différentes tailles. *Le jardin d'ombre* lui succède avec des fougères, des sceaux-de-Salomon, des jacinthes sauvages, glanés dans la forêt et sur les talus. Entre les deux, un rosier dont les fleurs changent de couleurs au fil de la journée, dégoté à la Fête des plantes de Gand avec Cordula qui cherchait des plantes de collection pour son *jardin enchanté*.

Un appareil photo à la main ou mon carnet de croquis, je fais ainsi le tour de mon petit jardin laboratoire comme le chat inspecte son territoire. Ne peut-on pas parcourir des kilomètres en tournant en rond ? Je me sens comme ces explorateurs qui arpentaient le monde pour étudier la faune et la flore, dessinant, répertoriant feuilles et fleurs exotiques dans des herbiers, rapportant maquettes de fruits réalisées en cire ou encore des fleurs copiées en tissu d'après nature, mon métier existait déjà.

Ce matin d'avril a vu fleurir la première rose du G*rand rosier*, un *banksiae 'Alba Plena'*, blanc originaire des montagnes de l'Ouest de la Chine ; il est immense, mais pas autant que celui du jardin botanique Royal de Madrid un *banksiae 'Lutea Plena'* aux roses jaune pâle grandes comme l'ongle d'un pouce. Ses longues tiges inermes, lisses et sans épines, aux feuilles persistantes, se mêlent au feuillage sombre et dense d'un conifère et embrassent *Le vieux poirier*. Cela forme en mai une sorte de tonnelle fermée par un rideau de roses. J'aime cet endroit, *La cabane en cascade,* qui m'isole du vis-à-vis de la ville. Les univers s'imbriquent à l'infini si

l'on observe attentivement ce qui nous entoure. Je regarde cette première rose blanche du printemps de mon *banks*, toute simple avec ce point noir caché par un pétale. En m'approchant, je découvre qu'il s'agit d'une abeille, elles sont sorties il y a peu de temps à la floraison du romarin. Elle est là, immobile, tenue comme un petit pain béni par une immense araignée d'un blanc immaculé. Celles qui ont des pattes dodues de crabe qui se terminent en pointes de compas et se déploient comme ces lustres rococo vénitiens en verre opalescent, mélange déstabilisant et fascinant de fragilité et de monstruosité. Comment cette araignée pouvait-elle être là, déjà si grande, la rose à peine éclose ? Avait-elle grandi en son sein ? Quelle drôle de bête avec cet abdomen en forme de coiffe de sultan turc et ce petit masque de chat semblable à celui que portent les coccinelles. Les abeilles trouvent-elles les chats si mignons pour s'approcher ainsi de ce monstre déguisé, sans crainte d'être dévorées vivantes ?

J'en vois, des paysages, j'en fais, des découvertes, pendant ces quelques pas jusqu'à la cour de l'atelier. Cette courette est une sorte de sas, pavée de pierres aux bords arrondis par les années, un olivier protecteur en pot, une haie de buis assez haute, un grand cornus pour le banquet de printemps des abeilles, des pots de chaque côté de la porte de l'atelier, avec toutes sortes de fleurs comme ces féeriques *Thalictrum delavayi* qui fleurissent en nuages de confettis roses ou mauves en été jusqu'aux premiers frimas, et des lauriers roses, une fontaine pour arroser mon jardin, une petite table en métal bleu, pour se poser le temps d'un

thé. L'été, la porte de l'atelier est cachée par un rideau de vigne vierge *Parthenocissus quinquefolia* que je dois écarter comme on dégage les cheveux d'un visage. Voilées de pans de dentelles, les vitres dissimulent ce lieu privé. Je retiens mon souffle à chaque fois en introduisant la clef dans la serrure. La porte a besoin d'un petit coup d'épaule pour s'ouvrir.

J'entre. Quand on entre, le silence nous enrobe, c'est comme passer la porte d'une église par un beau jour d'été et sentir la merveilleuse fraîcheur nous pénétrer, la quiétude de la pénombre reposer nos yeux encore pleins de lumière, auxquels il faut un peu de temps pour s'accoutumer et comprendre les lieux. Puis vient l'odeur, empreinte de chaque atelier. Le mien sent le métal, le tissu, la rouille, la soie, le lin, le jonc, le brûlé, l'apprêt, la graisse des machines, le plomb, le son, le cuir, le bois et mon parfum. Mon atelier représente un sacré pan de ma vie, des années à chiner et à collectionner tout ce qui se rapporte à mon métier de parurière florale, des documents, des tissus rares, des milliers d'outils, des fleurs de toutes les époques et d'innombrables falbalas. Abondance ne veut pas pour autant dire chaos. Mon atelier est ordonné, je dois cela à mon ami architecte Pierre qui l'a conçu de manière fonctionnelle en le structurant en différents postes. Il a pris le temps de bien comprendre mon métier avant de faire les plans et j'ai beaucoup appris de sa façon d'appréhender l'espace très différente de la mienne. J'applique maintenant sa méthode dans mon travail en rangeant les choses par familles. La famille, un terme qui me parle plus que le zoning ! Ainsi, à droite en entrant se trouve

ma presse à gaufrer, mon poste de découpe à la mailloche, de l'autre côté une presse à découper à col de cygne. Les murs sont recouverts de casiers en bois débordant d'outils. Des meubles de métiers anciens, dont les nombreux tiroirs rappellent la façade en brique de ma maison, contiennent mes trésors. Sur un panneau d'inspiration, j'accroche mes aquarelles et toutes les petites choses du moment qui me plaisent. Ma robe de mariée de chez *Lolita Lempicka* habille un mannequin, un grand panier contient les cuirs en rouleaux disposés comme dans un pot à crayons, des sacs et des sacs de tissus se nichent dans le moindre recoin et très souvent règne un bazar pas possible, mais chut, il ne faut pas le dire à Pierre ! Dans une pièce attenante, je range mes fournitures, laitons, pistils ou graines, rubans, perles, teintures, fils de soie, et toutes ces si nombreuses petites choses indispensables à la réalisation des fleurs de soie. Mon plan de travail longe la grande vitre d'atelier au nord qui donne sur le jardin, je m'installe au centre pour le façonnage et sur la droite pour dessiner. Chaque endroit a sa fonction qui souvent correspondait à un métier à part entière.

C'est le moment de poser mon téléphone, dernier lien au monde, sa coque est rose fluo, le seul objet de cette couleur dans l'atelier, la seule façon de le retrouver dans ce fourbi caméléon – je l'éteins –; pas de branchements électriques pour faire des fleurs, pas d'écrans, ni de musique, ce métier s'en passe, hors du temps, indépendant. Il a besoin de mains agiles, de patience, de poésie et d'un amour infini. Il a besoin de force pour soulever tous ces outils, ce métal, toutes ces

masses, pour frapper, tordre, appuyer, couper, tourner les lourds volants mécaniques. Il a besoin de feu, celui de la lampe à alcool, et de sa flamme sans carbone qui chauffe les outils sans laisser derrière eux de traces noires sur le tissu quand je les passe sur mes pétales, mais elle a effacé mes empreintes avec les années. Il a besoin du savoir, de l'héritage de tous ces gens qui ont passé leur vie sur ces outils depuis 300 ans, le nourrissant d'histoires auxquelles s'ajoute mon histoire. Je travaille face à mon jardin dont je contemple le paysage au fil des saisons. Le temps défile ainsi par cette grande fenêtre comme autant d'heures que de pétales. Ma maison est mon pays, mon jardin, mon territoire, mon atelier, mon cocon. Un monde à part, en dedans et en dehors ; un royaume.

Ce soir-là, en sortant de l'atelier, je suis retournée voir mon amie la petite rose blanche habitée par une araignée, la première de ce mois d'avril, ses pétales étaient tombés sur l'herbe, au milieu des pâquerettes. Légèrement jaunis et déjà tous flétris.